

C'est la faute de Mlle Landi

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **40 (1902)**

Heft 49

PDF erstellt am: **29.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-199702>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ils ont parfois des ruses qu'un renard ne désavouerait pas. J'en ai été témoin dans une chasse où un lièvre a causé la perte d'une meute de grand prix.

Nous chassions avec des amis.

Une meute de douze chiens nous accompagnait. Un lièvre débouche d'un taillis, gagne les champs; les chiens le suivent.

Une course échevelée s'engage.

Nous suivons, très intéressés; les chiens allaient l'atteindre; tout à coup le lièvre tourne brusquement à gauche et les douze chiens disparaissent en poussant des aboiements désespérés, suivis de cris de douleur.

N'y comprenant rien, nous accourons.

Les chiens étaient tombés dans un ravin profond de vingt mètres.

Le lièvre les avait conduits au bord du précipice et, en faisant demi-tour subitement, il s'était débarrassé de ses ennemis qui, vu leur élan, n'avaient pu s'arrêter.

— C'est très curieux, dirent les jeunes gens.

— Eh bien, moi, messieurs, reprit le premier narrateur, il m'est arrivé une aventure non moins extraordinaire; en chassant la plume, j'ai rapporté un poisson.

— Un poisson-volant? demanda un des compagnons.

— Non, un poisson d'eau douce. Je chassais le canard sauvage au bord d'un étang; vous le savez, ces animaux sont très méfiants. Je m'étais approché avec mille précautions, les canards ne m'avaient pas aperçu; ils nageaient tranquillement tout en disant de jolis riens, comme dit la chanson; de temps en temps l'un plongeait et ramenait un poisson qui disparaissait dans son bec.

Quand je fus à une faible distance, je tirai.

Les canards s'enfuirent, volant dans toutes les directions.

Une bande passa au-dessus de ma tête.

Nouveau coup de fusil.

Une masse inerte tomba sur l'herbe; je me précipitai et je trouvai une superbe carpe qu'un canard venait de pêcher.

C'est tout ce que je rapportai.

Les jeunes gens riaient de bon cœur; le patron, qui les écoutait, riait plus fort qu'eux.

Ils demandèrent de nouvelles bouteilles.

Un garçon s'empressa de les servir.

— Moi, dit le plus jeune des convives, qui n'avait pas encore parlé, il m'est arrivé une aventure non moins drôle qui ne prouve pas en faveur de mon adresse.

Mais vous allez vous moquer de moi.

Ses compagnons protestèrent.

— Mes parents, reprit le jeune homme, m'avaient promis de me faire cadeau d'un permis de chasse pour les vacances.

Chasser! c'est le rêve que caressent tous les potaches.

Pour me préparer, je m'exerçais au tir à la cible. Je tirai à peu près lorsqu'un vieux chasseur m'engagea à exercer mon adresse sur du gibier.

Il me prêta un beau lièvre capturé depuis peu.

Je gagnai un bois voisin; j'attachai le lièvre à un arbre avec une petite corde et me plaçant à une quinzaine de mètres, je me préparai à le fusiller.

Je visai lentement et lorsque je fus bien sûr de moi, je fis feu.

J'étais certain de l'avoir tué.

Ma surprise fut grande en le voyant s'enfuir à toute vitesse.

J'avais coupé la corde.

Un éclat de rire accueillit ce récit.

— Ils sont impayables! disait le patron en se tortant.

— A quelque temps de là, reprit le jeune homme, muni de mon permis, levé de grand matin, je chassais jusqu'à la nuit.

Je rentrais toujours bredouille, mais rien ne me décourageait.

J'éprouvai une autre déception due encore à ma maladresse. Je chassais la perdrix.

Tout à coup mon chien se met en arrêt.

Je l'imite; je regarde.

J'aperçois à quelques mètres de mon chien une perdrix superbe.

Très ému, je tire.

J'entends un cri de douleur, puis un objet vole au milieu de la fumée et retombe.

Mon chien se précipite et le rapporte.

C'était sa queue, sa propre queue que j'avais coupée!

— Et la perdrix? demandèrent ses amis.

— Elle vole encore.

Les jeunes gens commandèrent du Champagne, prirent le café, l'arrosant copieusement de vieux cognac.

Le patron trouvait ses clients charmants.

Ils étaient un peu excités.

Ils quittèrent enfin la table; pour se déridoir les jambes, ils se livrèrent à des exercices de gymnastique; l'un sauta par dessus un banc rustique; un autre franchit une chaise; ils se portèrent des défis au sujet de leur agilité réciproque.

Le patron les encourageait.

Ils engagèrent des paris et le prirent pour juge.

— Messieurs, dit un des déjeuneurs, je parie trois bouteilles de Champagne que je courrai le plus fort.

— Nous tenons le pari, acquiescèrent les deux autres.

— Il s'agit de fixer un but, reprit le premier; vous voyez cette avenue? elle a trois cents mètres environ, cela fait six cents mètres aller et retour. Nous partirons ensemble; celui qui arrivera le dernier, non seulement offrira le Champagne, mais il soldera l'addition.

La proposition fut acceptée.

— Il faut que quelqu'un donne le signal du départ. Voulez-vous avoir l'obligeance de remplir l'office de starter? demanda le premier jeune homme au restaurateur.

— Avec le plus grand plaisir, répondit ce dernier, flatté.

— Vous frapperez trois coups; au troisième, nous partirons.

Les trois coureurs s'alignèrent à la porte du restaurant.

— Vous y êtes, messieurs? interrogea le restaurateur.

Sur leur réponse affirmative, il frappa trois coups dans ses mains.

Les jeunes gens partirent. Au début, leur démarche était chancelante; on voyait qu'ils avaient trop bien déjeuné.

Le patron, entouré de ses garçons, riait bruyamment. Peu à peu, les coureurs gagnèrent du terrain; leurs jambes se déridaient.

— Les voilà arrivés, dit le restaurateur, ils vont revenir; nous allons applaudir le vainqueur.

Les coureurs continuèrent leur course.

— C'est singulier, dit le patron, écarquillant les yeux, on ne les voit plus.

Ils ne sont jamais revenus.

— Et dire que c'est moi qui leur ai donné le signal du départ! s'écria le restaurateur qui ne riait plus.

C'est la faute de Mlle Landi.

Un de nos lecteurs nous apostropha l'autre jour:

— Ah! vous êtes encore de rudes farceurs, messieurs les journalistes!

— Permettez!... Qu'y a-t-il?

— Mais, oui, dans votre dernier *Conteur*, parlant du concert d'abonnement, vous faites le panégyrique de Mlle Landi.

— Eh bien?

— Eh bien?... Allons, ne faites donc pas le malin... Vous savez bien que Mlle Landi n'a pas chanté.

— Pas possible!

— Mais non. Elle a fait des façons, au dernier moment; elle a refusé de chanter; quoi, elle a fait « sa poire », comme on dit, et c'est notre éminente cantatrice lausannoise, Mme Troyon-Blési, qui, toujours aimable, toujours dévouée, a bien voulu remplacer au pied levé la capricieuse artiste parisienne.

— Ensorte que les auditeurs n'y ont rien perdu?

— Absolument rien, au contraire.

— Alors, c'est tout ce qu'il faut. De quoi vous plaignez-vous?

— De quoi je me plains? Elle est forte, celle-là! Pourquoi donc, dans votre compte-rendu, faites-vous l'éloge d'une artiste qui n'a pas paru?

— Ah! ben... ça..., vous savez...

— Oui, oui, oui, vous êtes bien toujours les mêmes, ces journalistes.

Tenez, ça me rappelle un souvenir de mon séjour à Paris, au temps que j'y faisais mon apprentissage. Le restaurant où je servais eut plusieurs fois l'honneur d'héberger l'association des journalistes. Un de ces diners eut lieu au moment d'une violente polémique entre Rochefort et Ranc. Les deux adversaires avaient chacun leurs partisans, qui tous les jours se prenaient aux cheveux.

Au restaurant, nous étions également divisés en deux camps, les Rancistes et les Rochefortistes. C'était entre nous, à chaque nouvelle prise de plume entre les deux adversaires, une violente dispute où, plus d'une fois, les coups — oui, monsieur, les coups — intervenaient.

Justement, le jour du diner en question, Rochefort avait, le matin, dans son journal, abimé Ranc. Le soir, celui-ci ripostait de plus belle dans son organe.

Nous avions eu, entre camarades, une vive altercation à ce sujet.

A l'heure du diner, que voyons-nous? Rochefort et Ranc arrivant bras dessus, bras dessous, et « rigolant » comme deux bons amis. Ils se placèrent côte à côte et leurs spirituelles plaisanteries divertirent la soirée durant tout leur entourage.

Et dire que nous nous battions pour eux!

Eh bien, monsieur, je suis sûr qu'il en est de même chez nous!

— Hum!... Voilà... Voilà...

La marmotte du voyageur.

Les commis-voyageurs — pardon: les voyageurs de commerce — sont les meilleures gens du monde; ils sèment partout la gaieté. La présence d'un seul, à table d'hôte, au café, en chemin de fer, suffit à dérider toute la société. Mais en affaires ils sont, comment dire cela poliment? ils sont par certains côtés comme les vrais amis: ils ne vous lâchent pas. Dame, c'est qu'ils doivent vivre, eux aussi, et que s'ils ne placent pas leurs marchandises, si les pages de leur carnet de commandes demeurent vierges, leur bourse s'en ressent et leur situation dans la maison qu'ils représentent en est ébranlée. Il ne faut donc pas leur en vouloir de l'insistance qu'ils mettent à vous offrir leurs produits, ni de l'éloquence qu'ils déploient à les faire valoir.

Souvent, hélas! la clientèle ne se laisse pas ébranler et répond aux avances les plus séduisantes par ces mots décevants: « Nous sommes déjà pourvus! »

Mais les vrais voyageurs de commerce ne se laissent démonter par rien. L'un d'eux qui était le placeur d'une fabrique de draps de la Suisse allemande et qui avait déjà été éconduit plusieurs fois de suite par la sacramentelle formule, était entré, l'autre jour, dans un magasin de Vevey et se disposait à déboucler sa marmotte.

— C'est inutile, lui dit le marchand, je suis déjà pourvu.

— Je n'insiste pas, monsieur, répondit le voyageur, mais laissez-moi au moins débarrasser mes échantillons pour moi-même: il y a si longtemps que je ne les ai revus!

Nous avons eu cette semaine, au Théâtre, une dernière représentation de *Zaza*, en populaire; mercredi, *Yvette Guilbert*, salle comble, grand enthousiasme; jeudi, reprenait la revue *Lausanne-statues*, dont le succès continue. — Au *Kursaal*, *Les Noces de Jeannette*, comme clou.

Nous aurons: Au Théâtre, demain, *Lausanne-statues*, avec *Les 4 sergents de La Rochelle*, drame en 3 actes et 7 tableaux. — Lundi et mercredi, *Soirées belletriennes* programme de choix; deux salles comblées. — Au *Kursaal*, *Les Zelys*, les 3 *Richardins*, *Tony Nelson*, *La belle Fiori*, *Clown Loisset* et, pour le bouquet, *Les Noces de Jeannette*.

La rédaction: J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howara.